



LA REVANCHE DU LION.

Un écrivain célèbre disait, il y a quelques années :

“ Pendant un assez long temps, un dompteur entre à toute heure dans la cage des animaux qu'il a soumis. Non seulement ceux-ci n'essayent pas de le mordre, mais ils lui lèchent les mains et les pieds avec tous les signes de la plus grande platitude. De temps en temps, sans motif aucun et pour montrer simplement aux spectateurs toute l'étendue de son autorité, il cingle avec une baguette rougeie à blanc sa ménagerie, qui reçoit la correction sans le moindre froncement de sourcil. Il leur fait exécuter des tours de force, il les piétine, il les brave, il s'en sert comme de canapés et de descente de lit. Si bien qu'en se voyant à ce point redouté de ses bêtes, il finit par s'en croire aimé.”

Tout cela est parfaitement exact. Il est réel que le dompteur finit par entrer dans la cage de ses fauves comme dans sa propre chambre. Et comme la foule, qui était venue chercher des émotions, n'en trouve pas, en présence de ce dompteur et de ces lions qui paraissent s'entendre parfaitement, elle s'écrie : “ Les lions sont empaillés ; il ne leur manque que des roulettes ! ”

Mais vient un jour où le fauve se révolte, à la fin. Ce jour-là, au milieu de la représentation en apparence la plus paisible, le dompteur reçoit un coup de griffe, suivi de cent autres. Le lion, qui a longtemps tout souffert en silence, se précipite d'un bond sur celui qui s'était cru jusque-là son maître et le brise dans ses pattes.

On enlève alors un amas de chairs pantelantes : c'est tout ce qui reste du dompteur. Voilà ce qui vient de se passer à Bourges. On connaît le drame effrayant dont une ménagerie installée dans cette ville a été le théâtre.

Le dompteur Agop voulut, vers six heures du soir, faire répéter aux lions leurs exercices. L'un deux, excité par un temps orageux, manifestait une irritation sourde et se refusait à obéir. Le dompteur voulut alors vaincre cette résistance et cravacha le fauve. Mais celui-ci, bondissant sur le malheureux, lui brisa la colonne vertébrale d'un furieux coup de patte et, ensuite, lui broya la tête. Agop était mort sur le coup.

L'infortuné est à plaindre, à coup sûr. Mais il ne devait guère se faire d'illusion sur le sort qui l'attendait. En effet, Agop avait, à plusieurs reprises, failli être dévoré. A Bordeaux, à Clermont, à Toulouse, on le retira grièvement blessé de la cage des lions.

Evidemment, ce dompteur là n'était pas d'accord avec ses fauves. Il y avait, comme on dit, un “ froid ” entre lui et eux. Cela devait finir mal, et cela, en effet, a mal fini.

Qui ne se souvient de cet Anglais flegmatique suivant en tous lieux le dompteur Batty et assistant, impassible, à chacune de ses représentations ? “ Ce spectacle vous intéresse donc beaucoup ? ” lui demanda un jour le dompteur. “ Non, répondit l'Anglais, mais j'attends le moment où l'une de vos bêtes vous mangera ! ” Si ce féroce Anglais a suivi le malheureux Agop, il doit être satisfait : son vœu a été accompli.

Maintenant qu'un dompteur a été dévoré par un de ses fauves, vous allez entendre les plaintes ! Chacun va crier à l'horreur. On parlera des spectacles sauvages ; l'on protestera contre des exhibitions qui peuvent avoir de si tragiques dénouements.

Mais l'oubli se fait vite sur les incidents qui se produisent. Demain, qui pensera au pauvre Agop ? Personne. Et la foule continuera à se porter dans les ménageries pour applaudir aux exploits des dompteurs.

Chaque année, le public a son favori. Aujourd'hui, le nombre des dompteurs est, en somme, assez élevé. Le métier est fructueux. On joue sa vie, mais basta ! on ne songe qu'à la recette.

A la vérité, il faut bien avouer que ce sont des héros, ceux qui affrontent les fauves face à face ; mais j'aimerais que leur héroïsme fût mieux employé.

Le premier dompteur devenu populaire fut un ancien matelot, nommé Martin.

JEAN FROLLO.

—Réflexion du Journal des Abrutis :
Après un duel, le plus veinard des deux combattants n'est pas celui que l'on panse.



YOU DIRTY BOY

Johnny.—Cré cochon d'enfant ! Je t'avertis que c'est la dernière fois que je te lave la tête. Que je t'y reprenne encore à arracher des carottes pour Trudel !

Quand il parut sur la scène du théâtre de la Porte-Saint-Martin dans une pièce écrite pour lui et Carlotta, sa lionne favorite, on s'écrasa pour l'aller voir. La pièce s'appela : *Les Lions de Mysore*. Martin, fait prisonnier, était condamné par un sultan de la décadence, désireux d'imiter les empereurs romains, à être mangé par les bêtes. Il entra dans le cirque : un lion bondissait sur la scène, rugissait, s'avançait pour le dévorer. La foule émue, haletante, la sueur au front, suivait les mouvements du fauve. Tout à coup, le dompteur faisait un signe : alors, le lion grognait et venait se coucher lentement, tête basse, à ses pieds.

Après Martin, il y eut Van Amburg qui avait pour spécialité de dompter les tigres. Carter lui succéda ; puis, vinrent Charles, Mme Leprince, Crockett, Hermann, Batty, Lucas.

Jamais dompteur ne fut plus élégant que Crockett. Il entra dans la cage des lions comme dans un salon. Si un des fauves le touchait trop vivement, Crockett avait l'air de dire : “ Eh ! pas si vite ! tu chiffonnes ma chemise ! ”

Batty a eu aussi une grande réputation. On se le rappelle, avec son costume honnête jeune et plein de fierté, d'une audace incroyable. Il fut le premier peut être qui se risqua à mettre sa tête dans la gueule d'un lion. Une fois, il la retira couverte de sang : il avait une blessure béante à chaque tempe ; il essuya ce sang avec son mouchoir, tranquillement, et continua ses exercices.

Lucas, qui avait été l'aide de Batty, fut comme Agop vient de l'être, tué par ses fauves. Van Amburg et Charles l'ont été aussi. Il n'y a pas longtemps, Bidet a failli ne pas sortir vivant des griffes d'un de ses lions. Mlle Nouma Hawa, à Verviers, a été cruellement blessée à son tour.

En définitive, que dire ? Est-ce que le lion a tort, quand il se venge ? Qui oserait l'affirmer ? N'est-ce pas, au contraire, un fait que nous reconnaissons comme absolument légitime que la révolte de la bête contre celui qui veut la ployer sous son joug, qui entend la martyriser, qui en fait son jouet et sa chose ?

Il faudrait que le public eût le bon sens de repousser des spectacles sauvages. Les spectacles des dompteurs sont des restes de barbarie. Ne reprenons pas aux anciens leurs jeux de brutes. La belle et magnifique chose, en vérité, que d'aller assister à un tournoi entre un homme et des animaux féroces et de se dire : “ Tout à l'heure, l'homme sera peut être dévoré par les animaux ! ”

Le mystère de la création ; mise en scène nouvelle d'après Aurélien Scholl.

Dernièrement, l'instituteur d'un village de Saintonge, obligé de s'absenter pour un mariage, pria l'épicier, son ami, de faire la classe à sa place, ou, du moins, d'amuser le tapis.

—Mes enfants, dit l'épicier, nous allons causer de la création du monde. Figurez-vous que, dans ce temps-là, il n'y avait ni maire, ni conseil municipal ; il n'y avait même rien du tout. C'est vous dire qu'on s'embêtait ferme. Dieu fit alors le soleil, puis l'eau et la terre. Après quoi il se mit carrément aux animaux.

L'élève Bégusseau.—Il a dû bien rire quand il a fait les singes ?

L'épicier.—Il se tordait.

L'élève Goudinard.—Et qu'est-ce qu'il a fait après ?

L'épicier.—Après, il s'est mis aux perroquets.

L'élève Bégusseau.—Et comment s'y est-il pris ?

L'épicier.—Très simplement : il a envoyé chercher des plumes, des becs et des pattes, et il a fait des perroquets.

L'élève Bergouillou.—Et les poissons ?

L'épicier.—Les poissons avaient été créés la veille ; ainsi, même au moment de la création, ils n'étaient pas très frais.

Bégusseau.—Est-ce que tous les poissons ont été faits le même jour ?

L'épicier.—Tous, depuis la baleine jusqu'à la sardine à l'huile. Ça été si vite que le soir il n'y avait plus d'arrêtes. C'est alors que le créateur se décida à faire les huitres et les moules.

L'élève Goudinard.—Et il n'a pas éprouvé de fatigue ?

L'épicier.—Pas la moindre. Il n'a été incommodé qu'un instant, quand il a fait les morues, à cause de l'odeur.

“ Le général Boulanger ne pouvait échapper à la vogue commerciale. Nous avions eu l'anisette de Béranger, le vermouth Gabetta, les mouchoirs Sarah Bernhardt, nous devions voir un liquoriste malin fabriquer l'amer du général Boulanger. La célébrité populaire n'est donc pas sans amertume, le brave et populaire général en sait quelque chose ! ”

Ces réflexions philosophiques précèdent, dans *La finance pour rire*, une chanson de M. Henri Baguet sur ce nouvel amer. En voici le refrain :

La vie a bien de l'amer
Tume, tume, tume, tume,
Sans compter celle qu'on hume
Dans l'absinthe et le bitter
Sans réclame et sans grand-peine,
L'amer qu'il faut tous prôner,
C'est l'amer, l'amer du Géné,
Du général Boulanger.

Un bon rentier qui vient de s'installer à la campagne est en train d'accrocher au plafond de son vestibule une jardinière en terre cuite. Il la laisse échapper et elle tombe sur la tête de sa femme, qui pousse des cris de douleur.

Le mari descend de son échelle double. —Ne crie donc pas, ma poupoule, dit-il d'une voix rassurée ; tiens, regarde : la jardinière n'est pas cassée !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS
CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS
BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

L'HOTEL CANADIEN
D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.

25 juin—2m

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec promptitude, et à prix très modérés.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, prunelles, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.